

**BINEBINE, Mahi, *Terre d'ombre brûlée*, Paris, Fayard, 2003, 228 pp.**

Né en 1959 à Marrakech, Mahi Binebine est l'une des voix nouvelles les plus prometteuses dans la littérature marocaine d'expression française. Il a déjà publié plusieurs romans : *Le Sommeil de l'esclave* (1992), *Les Funérailles du lait* (1994), *L'Ombre du poète* (1997), *Cannibales* (1999) et *Pollens* (2001). Également peintre, il a exposé ses œuvres dans différents pays. Son dernier roman est un mélange d'écriture romanesque et de travail de peintre. En fait, il s'agit de l'histoire revisitée de Jilali Gharbaoui, considéré avec Cherkaoui comme le père fondateur de la peinture contemporaine marocaine. Ce peintre dont les tableaux connaissent aujourd'hui un très grand succès est mort à Paris en 1971 dans le dénuement et l'abandon.

En effet, *Terre d'ombre brûlée* raconte l'histoire d'un peintre, Ilias-fils-d'Aïcha, depuis son enfance marocaine dans sa ville natale jusqu'à sa dérive vers la mort sur un banc public, sous un manteau de neige, en passant par ses premières années en France, sa lutte pour survivre contre tout isolement physique et spirituel inhérent à sa condition d'artiste immigré. Tout commence par cette interrogation douloureuse sur le triste sort de son destin de peintre maudit qui finit ses jours dans le rejet total et l'indifférence humaine :

Comment en suis-je arrivé là ? Un matin neigeux de février, vauté sur un banc vert, un peu ivre, un peu mort, fixant les nuages drus suspendus à des fils invisibles ? Pourquoi moi, Ilias, fils d'Aïcha, élevé par M<sup>me</sup> Ouaknine, ai-je quitté ma ruelle de Marrakech pour finir sur ce banc de Clichy, le corps ceinturé de bandelettes à l'instar d'une momie échappée de son caveau ? (9)

Les souvenirs lointains de son parcours humain à Marrakech font ressurgir la pauvreté et la misère d'une enfance triste durement menée au quotidien *dans une rue étroite et sinueuse au fond de la médina* (27-28). Ils évoquent aussi avec finesse la sévérité de ce que le destin lui a réservé en tant que *pauvre orphelin* (31) dans ce *pays où l'ombre est épaisse et la lumière intense* (27) mais surtout où l'horizon est sombre pour tout jeune dépourvu de ressources et de soutien qui meurt à petit feu dans l'attente d'une lueur d'espoir. Le rappel du passé apporte également une note positive dans cette main tendue au narrateur pour le faire sortir de la boue de son enfance. Elle lui vient de M<sup>me</sup> Ouaknine, une juive qui *tenait une boutique dans le mellah où elle vendait du tissu à fil d'or et d'argent, de fascinantes étoffes venues des quatre coins de la planète bariolées comme les tam-tam de la fête* (30). Grâce à cette rencontre, son étoile tant attendue se manifeste dans la générosité et la tendresse que lui procure cette femme qui devient sa mère adoptive, sa *maman-l'Autre* comme il aime l'appeler. Non seulement elle lui a procuré une assistance certaine en le recueillant définitivement chez elle après la mort de sa propre mère, mais elle a surtout contribué à réveiller en lui ses dons de futur peintre, comme il le confie lui-même à Priméra : *Me voici encore, [dit-il], des années plus tard, cherchant dans les arcanes de la peinture l'émerveillement que suscitaient en moi les étoffes miraculeuses de M<sup>me</sup> Ouaknine* (31).

Force est de préciser que le narrateur mène le récit de l'histoire de son existence qui témoigne d'une constante cohabitation avec la douleur, la misère, la souffrance et l'exil, en recourant tour à tour au monologue intérieur et à une conversation soutenue avec Priméra. Celle-ci est une chatte aux *longs poils gris pourtant si soyeux* (18) qui apprivoise l'être perdu dans sa solitude et anéanti dans sa détresse pour lui apporter un certain réconfort. Elle sera l'amie fidèle, la

compagne sincère et la confidente passive qui intègre son studio après le départ de son amie Martine. Elle sera témoin de ses difficultés de vivre ou de survivre pendant des années de galère où, poursuivant l'impossible désir d'être reconnu à la hauteur de ses ambitions, il n'aura jusqu'à sa mort qu'une suite de chutes dans la pauvreté, la privation et le désarroi. Ses confessions démontrent l'ampleur du désespoir qu'il ressent dans un monde dur et complexe où sa création artistique ne lui procure ni succès ni valeur humaine considérable :

Oui, voilà dix ans que l'artiste que je suis patauge dans la mistoufle. Une éternité que je persiste à vouloir survivre de mon art, que je refuse de faire la plonge, le garçon de café ou un autre boulot de misère. Non que j'aie une haute opinion de moi-même, ou que les tâches subalternes me répugnent, ou encore que je prenne plaisir à être maudit par les hommes et les dieux. (20-21)

Navigant entre le romanesque et l'artistique, Mahi Binebine élargit l'histoire d'Ilias-fils-d'Aïcha en incluant d'autres situations dramatiques relatives à ces artistes qui triment toute leur vie dans un monde de peinture où la richesse, la renommée et la gloire sont difficiles à atteindre. Différents personnages interviennent dans la trame narrative pour témoigner de la dureté de cet univers. On y trouve M. Mariano, un *Catalan égaré dans le monde de l'art*, détenteur d'une minuscule galerie de la rue de Seine où il tente d'écouler ses tableaux et gravures d'artistes prometteurs. Généreux de nature, il traîne à ses basques un bataillon d'artistes pour la plupart faméliques (44), à qui il lui arrive de concéder quelque maigre avance en cas de détresse absolue (45). Il y a aussi M<sup>me</sup> Klutman, une femme excentrique qui mêle l'acquisition de toiles à l'acte sexuel en réclamant une vive reconnaissance à l'achat de chaque tableau de peintre qu'elle visite dans son atelier. Comme le narrateur, d'autres acceptent ses règles du jeu parce que vivant

dans la misère, les déboires et les déconvenues, ils ont peur de finir comme Désiré, alias Dédé, peintre martiniquais doué d'un immense talent qui meurt d'un *coma éthylique aggravé d'une pneumonie aiguë* (114).

Roman de solitude, d'angoisse, de misère, de souffrance et de mort, *Terre d'ombre brûlée* est un cri de détresse d'individus ballottés entre un destin tragique et des rêves assassinés. Dans cette touchante aventure humaine, l'existence de ces différents personnages romanesques est trahie, ensevelie dans une dure réalité où il est difficile de retrouver la paix, le confort ou même la compréhension. Encore une fois, par cet écrit, Mahi Binebine confirme son talent d'écrivain marocain d'expression française maîtrisant un style imagé, coloré qui offre une écriture excessive et flamboyante.

**Rabia Redouane**  
**Montclair State University**

**CAZENAVE, Odile, *Afrique sur Seine, une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*, Paris, L'Harmattan, 2003, 311 pp.**

Ce nouvel ouvrage critique qui paraît sept ans après celui qui nous dévoilait l'émergence d'une génération subversive de femmes écrivaines africaines<sup>1</sup>, un essai sur la catégorisation de la littérature africaine écrite en français, nous propose une analyse particulière des textes d'auteurs africains vivant à Paris, parus entre le début des années 80 et le moment actuel. La ville lumière, point de convergence de

---

<sup>1</sup>Cf. Cazanave Odile, *Femmes rebelles : Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, L'Harmattan, 1996.